

Le monde à l'usage

Récit : Luc Peillon
Photos : Boris Naudin

En traversant la baie de San Francisco, Luc Peillon a jeté un œil pour apercevoir une dernière fois le Punjab Senator, l'immense porte-containers qui lui a permis de traverser le Pacifique afin de poursuivre son tour du monde sans avion (Bouts du monde 7). A Mexico, il choisit un moyen de locomotion moins flamboyant : une vieille Datsun refourguée par un garagiste pour 7000 pesos. Avec son ami Boris, il imagine qu'ils pourraient peut-être descendre jusqu'à la Terre de Feu, en traversant l'imprévisible Amérique Centrale. Peut-être...

Samedi 28 mai. Lost in transition. Tijuana. Arrière-cour industrielle des Etats-Unis, point de rencontre entre un Nord à la recherche d'économies et un Sud en quête de survie. Plus d'un million de Mexicains, et surtout de Mexicaines, se pressent dans les *Maquiladoras* du Nord du pays, ces ateliers d'assemblage où les entreprises américaines sous-traitent le vil travail manuel.
(...)

Vendredi 3 juin. Mexico. Les yeux en direction d'une improbable plaque de rue, le dos ruisselant de chaleur, la gorge sèche et les épaules cisailées par les lanières de mon sac, je marche au bord de la chaussée à la recherche de *l'edificio 23*. Un microbus m'a déposé à l'arrêt « Las bombas », et j'ai l'ennuyéux sentiment d'avoir épuisé toutes les indications de Boris concernant l'adresse de son ami censé m'héberger. J'en suis à envisager une retraite dans un hôtel du centre-ville quand soudain une main invisible saisit mon épaule. Je me retourne. C'est lui. Nous nous retrouvons après quatre mois de séparation. (...) Nous discutons, le soir même, de la suite du voyage et des projets à venir. (...) Nous tombons rapidement d'accord : la Patagonie nous fait tous les deux rêver. Reste à savoir comment descendre les 15000 kilomètres jusqu'à la Terre de Feu. En voiture, proposai-je. Reste désormais à trouver le véhicule.

Mercredi 8 juin. Distrito federal. À perte de vue, la ville s'étire sous un brouillard de pollution. Mexico, trente millions d'habitants, première concentration urbaine de la planète. Trente millions de citoyens qu'il faut loger, transporter, nourrir, vêtir et divertir. Trente millions de métissés, aux cheveux noirs ou châtain, aux yeux foncés ou clairs, à la démarche rythmée par les airs de *cumbia* qui partout dans la ville s'écrasent sur des tympans forcément consentants. C'est l'Amérique latine qui ouvre ici son cœur, son *corazon* omniprésent dans chacune de ses chansons. C'est la plainte du rire et des larmes, de la danse et de l'oubli. C'est la joie de vivre et de mourir. Mexique dansant, Mexique violent, où chaque jour se lève sur sa longue nuit de meurtres, de petits dealers exécutés, de hauts responsables assassinés, de femmes battues à mort. Mexique comédien, où la police fait semblant d'enquêter, la justice de juger, la population de rire parce qu'il n'y a plus rien d'autre à faire. Mexique théâtral, aux coulisses saturées d'intrigants, de souffleurs embusqués pour acteurs corrompus. Mexique aux enfants oubliés, aux indigènes délaissés. Mexique vibrant, chaleureux, injuste.

Lundi 13 juin. Cocotte-minute. (...)Le Mexique m'apparaît rapidement comme un château de cartes

économique érigé en terre sismique. Institutions bloquées, corruption généralisée, personnel politique étranger à toute culture du compromis et dont les représentants au sein d'un Parlement sans majorité claire emploient leur unique mandat à « tirer » tout ce qu'ils peuvent de leur situation bénie. (...) Les riches sont très riches, les pauvres très nombreux, les narcos très puissants et le crime très organisé. La cocotte-minute mexicaine se maintient à feu doux, gardant sous pression 60% de ses moins de trente ans, la plupart vivant chez leurs parents faute de revenus suffisants. « Si rien ne change au cours du prochain mandat, le risque d'une explosion sociale pourrait devenir réalité », prédisent plusieurs de mes interlocuteurs. Moi je ne vois pour l'heure que des regards abattus, des sourires polis de jeunes gens exaspérés. Mais une vraie frustration qui ne demande qu'à s'exprimer.

Jeudi 16 juin. Comédie dans les cordes. Rien ne sied mieux au peuple mexicain que la *lucha*. La lutte, ce combat entre athlètes corpulents et masqués, criant sur le ring en feignant les coups. Ce soir, nous nous mêlons à la foule des familles moyennes assises sur les gradins d'un quartier malfamé. Il est 20 heures. L'entrée des athlètes déclenche l'hystérie du public. Les hommes jurent, les femmes rigolent, les gosses trépigent. Les gladiateurs sautent sur le ring, le corps gras et le visage recouvert d'un masque aux couleurs vives. Ils s'insultent, se frappent grossièrement à la tête ou dans le dos, tapent du pied sur le sol pour faire sonner les coups. Ils se lancent les uns sur les autres, se plaignent de l'adversaire, prennent à partie un public ravi de cette interactivité déguisée. Les gamins, en transe dans les tribunes, arborent le masque de leur vedette, hurlent à l'entrée triomphale de leur star sur la scène.

Après une nouvelle
demi-heure d'errance,
je ne sais plus exactement
dans quel pays je suis, ni dans
quelle direction me tourner.
Je finis par dégoter une cabane
d'aluminium où deux moustachus
adipeux et désinvoltes me
font payer vingt dollars
un coup de tampon fatigué